



HAL
open science

Octave Mirbeau, bibliophile malgré lui ?

Marine Le Bail

► **To cite this version:**

Marine Le Bail. Octave Mirbeau, bibliophile malgré lui?. Marie-Bernard Bat, Pierre Glaudes et Émilie Sermadiras. Les Paradoxes d'Octave Mirbeau, Garnier classiques, pp.303-319, 2019, 10.15122/isbn.978-2-406-08702-1.p.0303 . halshs-02171486

HAL Id: halshs-02171486

<https://shs.hal.science/halshs-02171486>

Submitted on 8 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OCTAVE MIRBEAU, BIBLIOPHILE MALGRÉ LUI ?

INTRODUCTION

En parcourant les feuilles de l'*Almanach du bibliophile* pour l'année 1898 publié par Édouard Pelletan, on peut découvrir la signature d'un collaborateur inhabituel apposée au bas d'un « Conte pour les bibliophiles¹ » : celle d'Octave Mirbeau. Ce récit d'une dizaine de pages met en scène un narrateur bibliophile, double à peine déguisé de l'auteur, relatant le déroulement mi-cocasse, mi-tragique, de la vente aux enchères de la bibliothèque du Comte Trémoli, trop tôt enlevé à l'amour de ses pairs *ès-bibliophilie* alors qu'il examinait un exemplaire sur les marges duquel le libraire inscrit aussitôt les détails de l'accident pour le coter 200 francs de plus². On remarque d'emblée qu'Octave Mirbeau se plie ici avec beaucoup d'aisance à l'exercice ritualisé de la *private joke* bibliophilique ; ainsi que l'a démontré Nicolas Malais, l'auteur se livre en effet à une déformation ludique des référents et des codes propres au petit monde des amateurs contemporains – la localisation à l'hôtel Drouot, le catalogue « dressé par Morgand et paru chez Techener en 1868³ », la discussion préliminaire sur les cotes respectives des XVI^e et XVIII^e siècles, etc. Au moment où Mirbeau publie ce texte, il s'inscrit donc dans une longue tradition moraliste de dénigrement de la figure du bibliophile, qui se charge au XIX^e siècle d'une réflexivité accrue puisque ce sont désormais les amateurs eux-mêmes qui se plaisent à tourner en dérision leurs propres travers. Depuis Charles Nodier et son *Bibliomane* publié en 1831⁴ jusqu'aux *Contes pour les bibliophiles* d'Octave Uzanne parus peu de temps avant le conte mirbellien⁵, en passant par *L'Enfer du bibliophile* de Charles Asselineau (1860⁶), la « caricature du bibliophile s'inscrit toujours dans les mêmes *topoi* [...] et joue sur l'horizon d'attente d'un lectorat bibliophile conquis d'avance par des auteurs eux-mêmes bibliophiles⁷ ».

Toutefois, si Mirbeau réactive incontestablement un modèle déjà bien établi, c'est pour mieux le détourner ; certes, on retrouve bien sous sa plume les habituels reproches adressés au bibliophile, obnubilé dans sa quête de la rareté par des détails futiles, « par exemple la conservation intacte d'une couverture qui est, en général, fort laide [...]»⁸. Néanmoins, Mirbeau renverse le schéma traditionnel des récits bibliophiliques, en substituant à la posture de victime traditionnellement assumée par les personnages celle de bourreau, puisque le narrateur finit par renchérir contre un « petit vieillard » plutôt sympathique pour le simple plaisir de le voir se ruiner pour un livre médiocre⁹. Commencé comme une simple variation sur la folie collectionneuse, le conte s'achève donc sur l'inquiétante mise à nu de la pulsion sadique qui anime le narrateur. Ce récit s'inscrit de ce fait pleinement dans le mouvement de contamination générique par lequel, ainsi que l'a montré Pierre Michel, Mirbeau se plaît à

¹ Octave Mirbeau, « Conte pour les bibliophiles – Monsieur Joseph », in *Almanach du bibliophile pour l'année 1898*, Paris, aux Éditions d'art, chez Édouard Pelletan, novembre 1898, p. 133-143. Cette version intervient après une publication initiale sous le titre « Monsieur Joseph », dans *Le Journal*, livraison du 4 novembre 1897.

² *Ibid.*, p. 134.

³ *Ibid.*, p. 133.

⁴ Charles Nodier, « Le Bibliomane », paru dans *Le Livre des Cent-et-un*, Paris, Ladvocat, 1831, t. 1.

⁵ Albert Robida et Octave Uzanne, *Contes pour les bibliophiles*, Paris, May & Motteroz, 1895.

⁶ Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*, Paris, J. Tardieu, 1860.

⁷ Nicolas Malais, *Bibliophilie et création littéraire (1830-1920)*, Paris, Éditions & Librairie Ancienne Cabinet Chaptal, 2016, p. 121.

⁸ Octave Mirbeau, « Conte pour les bibliophiles – Monsieur Joseph », art. cit., p. 134.

⁹ *Ibid.*, p. 139.

charger la nouvelle ou le conte « de préoccupations philosophiques » pour en faire « un outil de questionnement, voire d'inquiétude [...] »¹⁰.

Or, à travers le traitement ambivalent du narrateur, ce récit pourrait bien illustrer la position paradoxale occupée par Mirbeau au sein du champ bibliophilique de son temps, une position à la fois endogène et exogène : collectionneur averti et passionné, propriétaire d'une remarquable bibliothèque, à l'aise dans le maniement des codes et des références en usage chez les amateurs de livres, il n'en prend pas moins ses distances avec les excès de la bibliophilie fin-de-siècle et conserve une indépendance jalouse vis-à-vis des instances de structuration du marché des amateurs de livres. Entre adhésion et refus, il s'agira donc de montrer en quoi la pratique de Mirbeau s'apparente à la défense en acte d'une bibliophilie conçue en réaction à un certain nombre de contre-modèles contemporains, gangrénés par la tentation de l'institutionnalisation et la promotion d'un luxe typographique sans âme. On verra en définitive que c'est précisément ce refus d'une bibliophilie que ne viendrait pas étayer une véritable éthique du livre et de la lecture qui oriente en profondeur la démarche mirbellienne.

LA BIBLIOTHÈQUE MIRBELLIENNE AU PRISME DES PRATIQUES DE SON TEMPS

La bibliothèque d'Octave Mirbeau, qui a déjà fait l'objet d'études détaillées de la part de Jean-Claude Delauney¹¹, nous est bien connue par le catalogue en deux parties dressé par le libraire Henri Leclerc à l'occasion de sa vente aux enchères à l'hôtel de la rue Drouot, entre les 24 et 28 mars 1919, sous l'autorité de Maître Fernand Lair-Dubreuil¹². Ces précisions liminaires, loin d'être anodines pour les initiés, concourent au contraire à ancrer cette vente dans le contexte plus large des grandes ventes bibliophiliques de l'époque et à en faire un « événement considérable dans les fastes de la bibliophilie¹³ », pour reprendre les termes employés par Pierre Decourcelle. Ce dernier, dans une perspective proprement promotionnelle, sacrifie en effet au passage obligé de la présentation liminaire destinée à vanter le mérite des articles mis aux enchères, en insistant tout particulièrement sur la sélection intransigeante à laquelle Mirbeau soumettait les ouvrages de sa bibliothèque et, partant, sur l'extrême qualité des exemplaires retenus :

[...] en raffiné qu'il était, son goût n'allait qu'aux ouvrages véritablement de choix, à la fois par le fond et par la forme. Un volume mal présenté, imprimé sans art, sur du papier grossier, s'il attirait un moment son attention, ne retenait pas sa tendresse, et ne prenait jamais place sur les rayons difficilement accessibles de sa bibliothèque. Est-il besoin de dire qu'aucun de ceux qu'il a ainsi dédaignés ne figure à ce catalogue¹⁴ ?

La qualité bibliophilique de cette vente passe également par l'importante présence d'ouvrages rentrant dans la catégorie dite « de luxe », qui regroupe essentiellement des ouvrages tirés sur papier spécial – Hollande, Chine, Japon, papier de couleur, etc. Citons, parmi bien d'autres cas, l'article détaillé au n°177* du catalogue, à savoir l'un des 15 tirages

¹⁰ Pierre Michel, « Un écrivain politiquement et culturellement incorrect », in *Un moderne : Octave Mirbeau*, Pierre Michel (dir.), Cazaubon, Eurédit, 2004, p. 23.

¹¹ Je pense en particulier à Jean-Claude Delauney, « Mirbeau bibliophile, ou des clés pour la bibliothèque d'Octave », in *COM*, n°16, 2009, p. 119-128, article suivi d'un « Tableau synoptique » de la première partie de la bibliothèque mirbellienne. Jean-Claude Delauney travaille actuellement à un approfondissement de cette première étude, qu'il a été assez aimable de me communiquer, ainsi que plusieurs autres documents de grand intérêt : qu'il en soit ici vivement remercié.

¹² *Bibliothèque de Octave Mirbeau : livres anciens, livres du XIX^e siècle et contemporains, éditions originales, livres illustrés*, première et deuxième parties, Paris, H. Leclerc, 1919.

¹³ *Ibid.*, première partie, p. VI.

¹⁴ *Ibid.*

sur papier de Hollande de l'édition originale de *La Femme pauvre* de Léon Bloy¹⁵, ou encore, au n°249*, l'un « des rares exemplaires imprimés sur papier vélin fort et publiés en un seul volume¹⁶ » du *Madame Bovary* de Flaubert, dans son édition de 1857. Les articles concernés font l'objet d'une double valorisation typographique, d'abord par l'adjonction d'un astérisque venant indiquer leur appartenance à la catégorie des ouvrages « de luxe », ensuite par la mise en gras du type de papier utilisé. Ces exemplaires de choix font en outre l'objet d'une répartition inégale en fonction des sections concernées ; ainsi, les parties consacrées aux « Ouvrages de Octave Mirbeau (imprimés et manuscrits) » ou aux « Autographes », pièces par définition rares ou même uniques, se distinguent sans surprise par une forte concentration d'entrées de ce type, tandis que la section dévolue aux éditions plus anciennes en est quasiment dépourvue.

La bibliothèque d'Octave Mirbeau est en outre représentative de l'entrée de la littérature contemporaine dans la sphère du collectionnable, à un moment où la vogue des incunables ou des curiosités bibliographiques s'essouffle pour laisser place à un pressant désir de modernité. Comme l'atteste la faible part prise par la section des « Livres anciens et du commencement du XIX^e siècle » au regard de l'ensemble de sa bibliothèque, et les rares exemplaires antérieurs au XIX^e siècle présents dans la section « Livres divers », Mirbeau apparaît incontestablement à cet égard comme un bibliophile de son temps. On relève bien au fil des pages de son catalogue quelques joyaux bibliographiques des siècles passés, souvent laissés dans leur belle reliure ancienne, à l'exemple du *Décameron* de Boccace détaillé au n°6 (1757-1761), avec son enveloppe de maroquin rouge ornée d'une « petite dentelle¹⁷ », et quelques notables éditions anciennes issues de la vente des Goncourt, à laquelle Mirbeau s'est procuré une quinzaine de volumes. Néanmoins, c'est bel et bien l'édition contemporaine qui constitue le cœur de la collection mirbellienne, en accord avec l'évolution des goûts de son temps. Notre amateur semble ainsi sensible à la qualité des réalisations typographiques d'éditeurs contemporains alors particulièrement prisés des bibliophiles, à l'image de Jouaust et de sa « Librairie des bibliophiles » dont il loue les exquises compositions¹⁸, ou encore de Lemerre, l'éditeur emblématique des parnassiens.

Si la bibliothèque mirbellienne se révèle remarquable, c'est ainsi avant tout parce qu'elle rend compte des mutations survenues depuis une trentaine d'années au sein de la sphère bibliophilique. Si l'on en croit l'historien de la reliure Henri Beraldi, il s'opère à partir des années 1875 un tournant qui voit succéder au paradigme rétrospectif et accumulatif des décennies précédentes une bibliophilie contemporaine et créatrice. La rareté cesse alors d'être une donnée préalablement inscrite dans l'identité bibliographique de l'exemplaire pour être générée, produite, inventée, par le sujet collectionneur. Et Beraldi d'établir en ce sens la « devise » du « bibliophile 1900 » : « Désormais, si tu veux des livres, fais-les-toi toi-même¹⁹ ». Or, cette dimension active de la quête bibliophilique, qui réintroduit de la vie au cœur du modèle thésauriseur de la collection conservatrice, s'exprime dans le cas de Mirbeau à travers trois principaux modes de fabrication de la rareté : la recherche systématique des tirages de tête, la présence d'envois ou d'autographes, et enfin la personnalisation des exemplaires par le choix de la reliure.

On ne peut en effet que remarquer le goût prononcé d'Octave Mirbeau pour tous les papiers de luxe, et en particulier le papier de Hollande, massivement représenté, mais aussi le

¹⁵ *Ibid.*, p. 32.

¹⁶ *Ibid.*, p. 43.

¹⁷ *Bibliothèque de Octave Mirbeau...*, *op. cit.*, première partie, p. 2.

¹⁸ « Vous verrez, vous tous, amateurs et bibliophiles, quelle chose exquise que ces compositions [...] », à propos de l'annonce de la parution prochaine du *Jocelyn* de Lamartine dans la collection de la « Librairie des bibliophiles ». Voir Octave Mirbeau, « Notes sur l'art. La Dame aux camélias », article paru dans *La France* le 4 septembre 1885, reproduit dans *CE* 1, p. 212.

¹⁹ Henri Beraldi, *La Reliure du XIX^e siècle*, vol. 4, Paris, L. Conquet, 1895, p. 11.

vélin ou divers papiers de couleur. On pourrait certes arguer que, dans la mesure où nombre des ouvrages composant sa bibliothèque lui ont été directement envoyés par des auteurs ou des éditeurs, le choix de tel ou tel papier spécial serait avant tout à mettre au compte du complexe système de don et contre-don alors à l'œuvre au sein de la république des lettres ; nombreux sont les auteurs qui tentent à partir des années 1880 de se concilier les bonnes grâces d'un critique à la plume aussi reconnue et redoutée que celle de Mirbeau par l'envoi de quelque impression prestigieuse. Cependant, loin de se satisfaire d'une posture d'attente passive, notre bibliophile n'hésite pas non plus à prendre les devants et à jouer un rôle moteur dans l'alimentation de sa collection. C'est ainsi lui qui prend la plume en 1892 pour demander à Alfred Vallette de « [lui] faire envoyer *Les Litanies de la Rose* – exemplaire Japon, rubis oriental – et *Lilith*, exemplaire vert enfer²⁰ », de Remy de Gourmont²¹.

L'importante représentation d'exemplaires avec envois et / ou truffés de lettres autographes peut elle aussi être mise en lien avec les nouvelles tendances régissant le monde des amateurs de livres. On recense de fait plus de 500 entrées avec envois, la plupart du temps adressés à Mirbeau, mais parfois également à sa femme Alice, ou encore à d'autres écrivains comme Edmond de Goncourt²². Si la pratique de l'envoi autographe signé est quasiment inexistante sous l'Ancien Régime, elle connaît en revanche un développement fulgurant au cours du XIX^e siècle, en lien avec la sacralisation inédite « de la figure de l'auteur et tout ce qui émane d'elle [...] »²³. On comprend dès lors que les notices descriptives en signalent systématiquement l'existence, que ce soit sous la forme d'une simple mention ou sous celle, plus développée, d'une retranscription, lorsque la valeur littéraire ou affective de l'envoi ou de la note le justifie. C'est le cas de la savoureuse phrase tracée par Barbey d'Aurevilly, dont on sait l'admiration que lui vouait Mirbeau, au faux-titre de son étude sur *Les Misérables* de Victor Hugo : « *Les Misérables* – cette *pauvreté*²⁴ ! ». Enfin, la section des « Autographes divers », qui regroupe plusieurs dizaines de lettres autographes de littérateurs, de peintres et d'artistes contemporains, ainsi que les pages consacrées aux imprimés et manuscrits d'Octave Mirbeau, viennent manifester par leur traitement spécifique dans l'économie générale de la bibliothèque le surinvestissement bibliophilique dont font l'objet toutes les formes d'inscriptions autographes, par essence uniques.

Ainsi que l'a montré Jean-Claude Delauney, Mirbeau révèle également une nature de « bibliophile actif » dans l'habitude de revêtir ses livres d'un certain type de reliure, « du cartonnage au vélin, de la toile au tissu orné ou au maroquin²⁵ ». À l'image d'autres éminents écrivains bibliophiles, comme les Goncourt avec Pierson ou Barbey d'Aurevilly avec Gayler-Hirou, Mirbeau travaille en effet avec un relieur attitré, Paul Vié, et favorise pour la majeure partie de sa bibliothèque la réalisation d'élégants cartonnages dont il choisit la matière et la couleur. Le souci constant de contribuer à façonner la physionomie de ses livres transparait d'ailleurs dans cette lettre d'instructions adressée à son relieur en 1897 :

²⁰ Lettre d'Octave Mirbeau à Alfred Vallette, Les Damps par Pont-de-l'Arche, Eure, [27 octobre 1892], in *CG* 2, p. 647.

²¹ Il est aussi parmi les premiers à souscrire pour le *Latin mystique* de Remy de Gourmont. Voir Gérard Poulouin, « Remy de Gourmont et Octave Mirbeau : de l'amitié à la rupture », in *COM*, n°8, 2001, p. 353.

²² Voir le tableau synoptique de la bibliothèque d'Octave Mirbeau réalisé par Jean-Claude Delauney et complété par rapport à celui que l'on peut consulter dans les *COM*, n°16, 2009, p. 129-165.

²³ Jean Viardot, *L'Envoi d'auteur, dédicace d'exemplaire : conférence prononcée le 13 juin 2000 en l'Auditorium de l'Institut de France*, Paris, Association des Amis des Nouvelles du Livre ancien, 2003, p. 9.

²⁴ 115 – Barbey d'Aurevilly (Jules), *Les Misérables* de M. V. Hugo, Paris, chez tous les libraires, 1862, in-12 de 95 pages, broché. *Bibliothèque de Octave Mirbeau...*, op. cit., première partie, p. 23.

²⁵ Jean-Claude Delauney, « Octave Mirbeau bibliophile, la bibliothèque d'un grand écrivain », texte procuré par l'auteur et à paraître, p. 1.

Pour La Rochefoucauld²⁶, décidément conservez le veau citron avec le papier que j'avais choisi. Seulement faites le dos plat et orné de filets, comme l'exemplaire que vous m'avez montré. Soignez bien mes livres²⁷.

C'est néanmoins surtout à travers son recours ponctuel mais significatif au grand artiste Marius Michel, reconnu comme l'un des plus éminents acteurs du renouveau de la reliure fin-de-siècle, que Mirbeau manifeste le plus nettement son ancrage dans une bibliophilie résolument moderne. Ainsi de ses manuscrits et de ses œuvres imprimées, pour lesquels il ne regarde manifestement pas à la dépense, si l'on en croit la description de la très luxueuse reliure en maroquin olive mosaïqué et doublé d'étoffe de soie à fils d'or qui habille l'édition illustrée par Rodin du *Jardin des Supplices*²⁸.

UN BIBLIOPHILE EN MARGE DE LA *BIBLIOPOLIS* CONTEMPORAINE

Pour autant, Mirbeau n'en cultive pas moins une distance prudente, voire une froide réserve, envers tout ce que la passion des livres en cette fin de XIX^e siècle peut comporter de codification et de ritualisation sociales. Ainsi, il se refuse significativement à intégrer l'une des sociétés de bibliophiles qui sont pourtant pléthore dans les dernières décennies du siècle ; au sein de ces groupements que Pierre Dauze décrit plaisamment comme des sortes de « Société d'envie mutuelle²⁹ », et où chacun admire ou plutôt jalouse ses collègues, on retrouve en effet tout ce que Mirbeau peut exécrer au plus haut point dans les académies et les institutions de tous ordres, Académie française et Société des Gens de Lettres en tête : le clientélisme, l'entre-soi, le carcan de statuts étriqués, le règne des éternelles petites servilités, la fallacieuse dignité de prix brandis comme des hochets. En dépit de ses relations cordiales avec Pierre Dauze, le nom de Mirbeau n'apparaît donc pas dans la liste des membres de la société des XX fondée par ce dernier, pas plus que dans celle des Amis des livres dirigée par Eugène Paillet (1876) ou des Bibliophiles contemporains d'Octave Uzanne (1889), pourtant particulièrement actives.

C'est en réalité la prétention de ces institutions à régenter ou codifier les goûts et les tendances en matière de collection de livres que Mirbeau, en libertaire convaincu, ne saurait accepter. Or, il entre en bibliophilie à un moment où les guides, manuels et *vade-mecum* de collectionneurs n'ont jamais été aussi nombreux ni connu un tel succès : depuis *L'Art de former une bibliothèque* de Jules Richard (1883) jusqu'aux *Connaissances nécessaires à un bibliophile* dues à Édouard Rouveyre et régulièrement augmentées à partir de leur première édition en 1877, sans oublier *L'Art d'aimer les livres et de les connaître* de Jules Le Petit (1884), l'amateur fin-de-siècle croule sous des injonctions multiples dont Mirbeau ne peut que contester l'inanité et le caractère factice. N'est-ce pas précisément en raison des stupides caprices de la mode, si prompte à faire brûler aux bibliophiles ce qu'ils adoraient hier, que le narrateur du « Conte pour les bibliophiles » laisse échapper malgré lui de véritables trésors typographiques, pour la sotte raison qu'ils ne sont plus *fashionables* ?

²⁶ L'ouvrage décrit correspond au n°175 de la seconde partie du catalogue de la bibliothèque, une édition Hachette en trois volumes in-8° des *Œuvres* de La Rochefoucauld sur papier vélin reliée en demi-veau fauve à coins à dos orné. *Bibliothèque de Octave Mirbeau...*, op. cit., deuxième partie, p. 30.

²⁷ Lettre autographe d'Octave Mirbeau à Paul Vié, [Poissy, 24 juillet 1897], collection particulière de Jean-Claude Delauney.

²⁸ Entrée n°809 de la première partie du catalogue, qui correspond à l'édition du *Jardin des supplices* illustrée par des compositions originales d'Auguste Rodin et parue chez Ambroise Vollard en 1902. *Bibliothèque de Octave Mirbeau...*, op. cit., première partie, p. 136-237.

²⁹ Pierre Dauze, « Les sociétés de bibliophiles », in *L'Almanach du bibliophile pour l'année 1898*, op. cit., p. 63.

On me signala qu'elles [les splendides éditions du XVI^e siècle] n'étaient plus à la mode, sans qu'on pût me dire la raison de ce délaissement. [...]. Je craignis de me rendre ridicule et de perdre à jamais ma réputation bien établie de bibliophile [...]. Et pour bien marquer que j'étais, moi aussi, dans le mouvement, j'exagérai à plaisir le mépris des uns, le haussement d'épaules des autres, tout en maugréant, à part moi, contre mon indécente stupidité³⁰.

Et Mirbeau de renchérir dans un billet envoyé à Rodin après avoir échoué à faire l'acquisition d'un exemplaire de *Sébastien Roch* ayant appartenu à Edmond de Goncourt, enlevé à 580 francs par ses rivaux : « Je vous conterai la bêtise des bibliophiles³¹ ». C'est bien le système d'évaluation propre au champ bibliophilique qui se trouve ici contesté et même révoqué : à la piété mémorielle qui caractérise la tentative de Mirbeau s'oppose la stérile obsession de la rareté qui anime la majorité des amateurs, avides de se procurer cet exemplaire de l'œuvre mirbellienne que son portrait gravé d'après Rodin et sa provenance prestigieuse ne pouvaient que rendre éminemment désirable. Or, la beauté ou l'intérêt d'un livre, d'une édition, d'une gravure, ne sauraient d'après Mirbeau s'évaluer à l'aune de règles imposées de l'extérieur, fussent-elles fondées sur une compétence bibliographique réelle ou sur une appréciation acérée des différentes cotations en cours sur le marché. On en jugera d'après l'échec cuisant que constitue dans *L'Abbé Jules* la première tentative du personnage principal pour se composer une bibliothèque « prodigieuse et comme personne n'en aurait jamais vu³² » :

D'un coup, il eût voulu posséder, depuis les énormes incunables jusqu'aux élégantes éditions modernes, tous les ouvrages rares, curieux et inutiles [...]. Dès le matin, sa messe dite, il pointait nerveusement des catalogues, piochait des journaux de bibliophilie, auxquels il s'était abonné, correspondait avec des libraires de Paris, dressait des listes interminables de volumes, établissait des budgets fantaisistes et toujours insuffisants³³.

Cette fastueuse bibliothèque de collection, comme l'essentiel des projets de l'abbé, fera évidemment long feu et prendra l'allure d'une véritable « mystification³⁴ ». À force d'obsession pour les « ouvrages rares et curieux », mais inutiles, à force de vouloir puiser dans des classements préétablis et des règles extrinsèques un modèle transcendant apte à réintroduire du sens dans le chaos mal ordonné de la grande bibliothèque humaine, Jules ne parvient en définitive qu'à exacerber son impatience : comme tant d'autres bibliophiles de son temps, il se trompe de méthode en sacrifiant à l'autel trompeur des tendances érigées en normes par les instances régulatrices du marché du livre rare.

Comme tout culte potentiellement dévoyé, la bibliophilie fin-de-siècle a ainsi ses fausses idoles et ses faux dévots, qui détournent l'idéal du livre artiste pour le jeter en pâture à une nouvelle classe de lecteurs avides de s'acheter un prestige socio-culturel à grand renfort de cartonnages rutilants complaisamment exposés sur les rayons de leur bibliothèque. Avec la démocratisation de la bibliophilie, loisir originellement réservé à la seule aristocratie, et désormais entré dans les mœurs de la bourgeoisie, c'est tout un nouveau secteur éditorial qui fait en effet son apparition, celui du livre de semi-luxe. Il s'agit, en somme, de produire des livres exceptionnels accessibles au plus grand nombre – autant dire de soumettre la bibliophilie, passion en théorie réservée aux âmes nobles, à la tyrannie de la moyenne, cette moyenne tant exécrée par Mirbeau, « cet abominable niveau, placé entre ce qui est ni tout à

³⁰ Octave Mirbeau, « Contes pour les bibliophiles – Monsieur Joseph », art. cit., p. 135.

³¹ Lettre autographe d'Octave Mirbeau à Auguste Rodin, s.d. [1898], musée Auguste Rodin, fonds MIR-4417. Je remercie Marie-Bernard Bat pour m'avoir signalé cette intéressante lettre.

³² Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*, Paris, Albin Michel, 1949, coll. « Bibliothèque Albin Michel », 1988, p. 105.

³³ *Ibid.*

³⁴ Sándor Kálai, « Les possibilités d'une bibliothèque idéale (l'écriture, le livre et la lecture dans *L'Abbé Jules*) », in *COM*, n°13, 2006, p. 28.

fait bon ni tout à fait mauvais [...]»³⁵. Notre exigeant bibliophile n'éprouve que mépris pour l'engouement béat suscité par « tous les livres à ramages qui rutilent, le soir, brillamment éclairés, à la devanture des libraires », dont il raille « l'infériorité relative de [la] typographie, le sans-*façon* [des] gravures, et souvent aussi le choix peu littéraire du texte³⁶ » ; certes, poursuit dédaigneusement Mirbeau, les « gens point difficiles en matière de bibliophilie³⁷ » trouveront là de quoi conforter la médiocrité de leurs goûts, mais les véritables esthètes ne sauraient tomber dans le piège de cette fausse bibliophilie vantée par les éditeurs à grands coups de réclame tapageuse, qui se contente de trois misérables eaux-fortes ou de la mention « papier de luxe » pour crier au chef-d'œuvre.

Or, rien n'est plus représentatif de cette dilution de l'exigence bibliophilique que le marché des éditions illustrées né de la volonté de trouver un compromis entre le principe de sérialité incarné par l'édition de masse et celui de la rareté exclusive du livre ancien³⁸. L'industrialisation des procédés de reproduction de l'image engendre ainsi aux yeux de Mirbeau une navrante indistinction, toute forme de singularité disparaissant au profit d'une reprise mécanique des mêmes techniques :

Presque toutes les gravures à l'eau-forte que publient les éditeurs se ressemblent, c'est-à-dire qu'elles ressemblent à tout, excepté à l'eau-forte. Ce sont, en général, des vignettes polies et ficelées qui tiennent de la lithographie, de la photogravure, de tout ce qu'on voudra, excepté de la pointe et de l'acide³⁹.

Non que Mirbeau se lance d'ailleurs, comme c'est le cas d'autres amateurs exigeants comme Remy de Gourmont, dans une croisade réactionnaire contre les procédés photomécaniques, dont il salue au contraire les performances lorsqu'il s'agit de reproduire sous forme de *fac-similé* les plus infimes détails d'un tableau, à l'image des « admirables photogravures⁴⁰ » de la série des *Maîtres modernes*. En revanche, il ne se range pas non plus parmi les thuriféraires du progrès technique, de ceux qui exaltent l'héliogravure au simple motif qu'elle serait *moderne*. C'est que, comme l'a montré Pierre Michel, la véritable modernité se mesure moins selon Mirbeau à l'aune de sa nouveauté technologique qu'à celle de son élan créateur, et qu'il ne conçoit rien de plus mortifère que la mobilisation machinale d'une technique sans âme⁴¹. Nombreux sont pourtant les bibliophiles trop timides qui se laissent prendre aux mirages faciles de ces livres laborieusement illustrés à la chaîne. Ainsi du formidable ratage que représente à ses yeux l'édition de *Manon Lescaut* proposée par la maison Launette en 1885 :

À en croire les annonces, c'est une merveille de bibliophile, telle que nous n'en avons jamais vu, et telle que nous n'en verrons plus jamais. C'est bien possible étant donné le prix qui l'accompagne [...]. Mais ce qui me gâte tout, ce sont les dessins et aquarelles de M. Maurice Leloir. [...] il n'y a rien à en dire sinon qu'elles sont de M. Leloir, ce qui est fâcheux vraiment et caractéristique⁴².

³⁵ Octave Mirbeau, « Notes sur l'art. Le pillage », in *La France*, 31 octobre 1884, reproduit dans *CE* 1, p. 69-70.

³⁶ Id., « Chronique de Paris. Les bibliophiles qui se voyaient autrefois », in *L'Ordre de Paris*, 25 décembre 1876, reproduit dans *CL*, p. 49.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Voir à ce sujet le chapitre « L'art du livre illustré » dans *L'Illustration en débat : techniques et valeurs, 1861-1931*, Anne-Christine Royère et Julien Schuh (dir.), Reims, Éditions et Presses Universitaires de Reims, coll. « Héritages critiques », 2015.

³⁹ Octave Mirbeau, « Notes sur l'art. La Dame aux camélias », art. cit., p. 211.

⁴⁰ Id., « Notes sur l'art. Maîtres modernes », in *La France*, 20 juin 1885, reproduit dans *CE* 1, p. 208.

⁴¹ Voir Pierre Michel, « Octave Mirbeau et le concept de modernité », in *COM*, n°4, 1997, p. 11-32.

⁴² Octave Mirbeau, « Notes sur l'art. À propos de Manon Lescaut », in *La France*, 30 octobre 1885, reproduit dans *CE* 1, p. 218.

À ces médiocres productions, Mirbeau oppose la flamboyante créativité d'un Félicien Rops, qui parvient à s'extraire de la position subalterne d'*illustrateur* pour véritablement « fai[re] œuvre à côté d'une œuvre⁴³ », ainsi que l'attestent les dix eaux-fortes qu'il a réalisées pour les *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. Ce que Mirbeau remet en cause avec Rops, c'est en définitive « la possibilité de réduire l'art à des formules, qu'elles soient écrites ou plastiques, et à des doctrines⁴⁴ ». Dès lors, s'il existe véritablement un type du livre bibliophile, il ne saurait se plier à des recettes éditoriales toutes faites, mais devrait au contraire transcrire dans sa matérialité l'irréductible singularité d'un tempérament artiste. Moins qu'une soumission aux modèles dominants de son temps, la bibliophilie mirbellienne pourrait dès lors être lue comme la projection d'une bibliothèque intérieure elle-même révélatrice d'un idéal polymorphe du livre et de la lecture.

VERS LA BIBLIOTHÈQUE INTÉRIEURE D'OCTAVE MIRBEAU

Pour comprendre la pleine signification que peut prendre la bibliophilie aux yeux de Mirbeau, il importe de rappeler le profond dégoût que génère chez lui le règne de la presse à grands tirages et l'inquiétude que suscite la porosité des frontières entre littérature et journalisme. Ainsi qu'il l'écrit à Edmond de Goncourt, autre grand pourfendeur de la médiocrité rampante des comités de rédaction : « En art comme en littérature, la presse – j'en parle pour y avoir passé – a toujours été le conservatoire des vieilles formules et des traditions pourries⁴⁵ ». S'il parle du secteur périodique, c'est significativement à travers les « métaphores récurrentes⁴⁶ » de la boutique ou de l'épicerie, mais surtout de la prostitution généralisée qui unit le libraire et le patron de presse dans une même soumission aveugle aux impératifs de la réclame et de l'argent. Certes, loin de constituer une exception, le discours mirbellien ne fait ici que réinvestir un « *topos* critique et [...] romanesque⁴⁷ » qui, depuis Balzac au moins, informe en profondeur les représentations que le XIX^e siècle se fait du champ littéraire. Ce discours se teinte néanmoins d'une profondeur particulière sous la plume de Mirbeau, qui conserve le souvenir d'avoir lui-même dû boire jusqu'à la lie le calice amer de l'esclavage journalistique, et qui n'oublie pas les articles de complaisance composés en des temps moins fastes. Parfaitement conscient de la « marchandisation de l'art⁴⁸ » propre à son époque, y compris en matière de littérature, notre sourcilieux critique ne se prive pas d'en désigner les principaux responsables : si l'on en croit Éléonore Reverzy, c'est bien « contre le capitalisme d'édition et les compromissions de la publicité que s'insurge Mirbeau, à une époque où la révolution médiatique des années 1830 est largement dépassée et où le livre est devenu un objet de consommation de masse⁴⁹ ».

C'est là que réside d'ailleurs le cœur du problème : le livre, supposé incarner l'art d'écrire, le livre, symbole par excellence, dans la culture occidentale, de l'accès au savoir, le livre, tombé de son piédestal épistémologique, se voit désormais dénier toute signification d'ordre supérieur. Il n'est souvent plus que le recyclage, sous une forme à peine déguisée, des mêmes poncifs, des mêmes platitudes, des mêmes ragots que ceux qui rythment la vie de la presse

⁴³ Octave Mirbeau, « Félicien Rops », in *Le Matin*, 19 février 1886, reproduit dans *CE* 1, p. 241.

⁴⁴ Hélène Védrine, « Octave Mirbeau et Félicien Rops : l'influence d'un peintre de la vie moderne », in *COM*, n°4, 1997, p. 138.

⁴⁵ Octave Mirbeau, lettre à Edmond de Goncourt, 31 mars [1877], in *CG* 1, p. 204.

⁴⁶ Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, « "Honneur de la presse" et "Honneur du livre" : une éthique de la littérature », in *Littératures : Octave Mirbeau : romancier, dramaturge et critique*, Pierre Glaudes (dir.), Toulouse, PUM, 2012, p. 133.

⁴⁷ Éléonore Reverzy, « Mirbeau : éthiques de l'écriture », *ibid.*, p. 145.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 151.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 147.

périodique. Ainsi s'explique peut-être en partie le refus obstiné de Mirbeau, au contraire de ses confrères qui ne s'en privent pas, de réunir en volumes la somme considérable de ses articles de critique artistique ou littéraire. « Liés à l'actualité et voués à un oubli rapide⁵⁰ », ces textes condamnés à la contingence ne sauraient en effet faire œuvre au sens où Mirbeau voudrait l'entendre, ainsi que le relève Marie-Françoise Melmoux-Montaubin : « Pas plus qu'à la pérennité des chroniques il ne croit à celle des recueils qui tentent de les faire échapper au quotidien⁵¹ ». C'est bien pourquoi il se refuse au tour de passe-passe qui consisterait à reprendre ses articles tels quels pour leur conférer la trompeuse respectabilité d'une page de titre ou d'un format in-octavo, sauf à les réinvestir dans un dispositif esthétique novateur et autonome faisant la part belle au collage comme nouveau mode de composition. La posture que Mirbeau adopte face au champ éditorial de son temps, tout empreinte d'un pessimisme lucide, permet ainsi de dessiner, en creux, sinon un idéal, du moins une certaine idée du livre.

En cela, la posture bibliophilique adoptée par Mirbeau doit être mise en lien avec son activité de critique littéraire, qui lui permet certes, à l'instar de son maître Barbey, de pourfendre fausses gloires et succès de pacotille, mais aussi et peut-être surtout de « rendre hommage aux “phares” de la littérature, trop souvent méprisés ou méconnus⁵² ». La masse considérable de ses chroniques prend donc parfois des allures de parcours le long des rayonnages de sa « bibliothèque idéale⁵³ », peuplée, entre autres, des œuvres de Tourgueniev, Maeterlinck, Barbey d'Aurevilly, Paul Hervieu, Jules Vallès, et bien d'autres. Car si sa plume peut être féroce et sans complaisance pour les imposteurs de la littérature ou de l'art pictural, Mirbeau sait aussi mobiliser toutes les ressources à sa disposition pour conférer visibilité et légitimité à des talents ignorés en quête de reconnaissance. Ainsi que l'a montré Maria Chiara Gnocchi, il est ainsi parvenu avec une grande habileté à tirer parti d'un contexte socioculturel propice pour s'affirmer comme figure éditoriale et institutionnelle nouvelle, en permettant à ses coups de cœur de s'institutionnaliser⁵⁴. Que ce soit dans le cadre de ses articles de critique, dans l'utilisation de son influence auprès des éditeurs, ou dans sa participation au prix Goncourt, originellement conçu comme une « contre-institution⁵⁵ », Mirbeau s'est en effet efforcé avec succès de favoriser la résonance de voix marginalisées par les instances « légitimes » du champ littéraire, de Charles-Louis Philippe à Émile Guillaumin, en passant par la femme-auteur Marguerite Audoux. Nulle systématisme, toutefois, nul discours de la méthode, ne viennent imposer leur logique factice dans ce qui doit rester de l'ordre du coup de cœur et de l'adhésion spontanée. Anne-Laure Séveno-Gheno considère ainsi qu'il n'existait chez Mirbeau « nulle volonté de clientélisme », mais qu'il « voulait seulement faire partager le plaisir qu'il avait ressenti en marge de toute école, de tout courant, de toute convenance⁵⁶ ». À rebours des affiliations à telle ou telle doctrine, c'est donc un panthéon littéraire résolument singulier qui s'esquisse à travers ces prises de position.

Or, dans l'espace préservé de sa bibliothèque, Mirbeau parvient justement à réinsuffler au sein de la forme-livre un sens qui lui fait cruellement défaut dans le monde de la presse et de l'édition, livré, comme on l'a vu, à l'arbitraire de la réclame et à la tyrannie de la rentabilité. En effet, Jean-Claude Delauney a bien établi que le traitement bibliophilique réservé par

⁵⁰ Pierre Michel, « Octave Mirbeau et le concept de modernité », art. cit., p. 25.

⁵¹ Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, « “Honneur de la presse” et “Honneur du livre” : une éthique de la littérature », art. cit., p. 130.

⁵² Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Mirbeau : l'imprécauteur au cœur fidèle*, Paris, Séguier, coll. « Biographie », 1990, p. 170.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Maria Chiara Gnocchi, « Entre coups de cœur et institution : le rôle et l'héritage de Mirbeau dans l'histoire littéraire de la première moitié du xx^e siècle », in *Octave Mirbeau : passions et anathèmes : colloque de Cerisy-la-Salle, 28 septembre-2 octobre 2005*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2007, p. 93.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 95.

⁵⁶ Anne-Laure Séveno-Gheno, « Le Chevalier des lettres », in *Europe*, n°839, mars 1999, p. 77.

Mirbeau à ses exemplaires, et en particulier son recours à différents types de cartonnages plus ou moins onéreux, devait être mis en lien avec l'établissement d'une hiérarchisation interne à la collection en fonction de la valeur littéraire accordée à l'œuvre :

[...] un « bibliophile actif » fera plus ou moins luxueusement relier son exemplaire de prédilection, non pas en fonction de sa valeur vénale, mais en adéquation, dans son esprit, entre la reliure-contenant et le texte contenu, rendant ainsi au plus secret de sa « librairie » un hommage personnel destiné jusqu'à sa mort à n'être connu que de lui seul, à ceux dont il avait apprécié le talent ou le génie [...]⁵⁷.

On observe ainsi une gradation entre le stade du livre broché, laissé tel que reçu ou acheté par dédain ou indifférence (la majeure partie des œuvres de Zola), du cartonnage en papier, en toile, en vélin ou en étoffe de fantaisie (Schwob, Hervieu), et enfin en demi-marouquin à coins pour les plus admirés, à l'exemple de Barrès, Maeterlinck, ou Barbey d'Aurevilly pour certaines éditions⁵⁸. Ces variations viennent ainsi manifester sur le plan visuel l'appréciation singulière portée sur un texte et son auteur, ce qui fait de la bibliothèque mirbellienne un espace compensatoire apte à rétablir une harmonie signifiante entre contenant et contenu, à rebours d'un champ éditorial qui a depuis longtemps dissocié valeur littéraire et attractivité de la forme livresque. Mirbeau s'efforcera ainsi de réinventer une république des lettres alternative, où qualités textuelle et matérielle coïncideraient enfin.

CONCLUSION

Précisons toutefois, au moment de conclure, qu'il ne s'agit en aucun cas de voir dans la pratique bibliophilique de Mirbeau la manifestation d'un esthète renfermé sur soi qui viendrait manifester un quelconque désengagement de la scène publique, sur le modèle décadentiste du Des Esseintes de Huysmans. La bibliophilie selon Mirbeau pourrait bien plutôt constituer le pendant privé et comme le prolongement secret de l'incessante activité qu'il déploie dans l'arène médiatique, en dépit de la corruption rampante qui gangrène le champ littéraire. Certes, Mirbeau a fait le deuil du modèle encyclopédique de la bibliothèque qui viendrait, sur un mode microcosmique, reprendre les grandes lignes d'un ordre supérieur, ou qui se présenterait comme la mise en abyme trompeusement lisible d'un monde depuis longtemps devenu opaque. En revanche, c'est en assumant le caractère foncièrement subjectif et sensible de ses préférences et de ses goûts, tout comme de ses contradictions et de ses injustices, que Mirbeau pose les jalons d'une république des lettres intérieure, au sein de laquelle l'objet-livre cesse d'être matière morte pour devenir forme-sens.

Marine LE BAIL
Université Toulouse-Jean Jaurès
PLH-ELH

⁵⁷ Jean-Claude Delauney, « Octave Mirbeau bibliophile, la bibliothèque d'un grand écrivain », art. cit., p. 4.

⁵⁸ Voir à ce sujet, du même auteur, l'article « Bibliophilie » du *Dictionnaire Octave Mirbeau*, Yannick Lemarié et Pierre Michel (dir.), Lausanne, L'Âge d'homme, 2011, p. 666-667.